

« On voyage toujours en soi quand on voyage ailleurs »

Il y a des voyages dont on collectionne des photographies, des paysages, quelques noms de villes et des souvenirs soigneusement consignés. Laurence Gantois-Domange en rapporte autre chose : des silences, des absences, des êtres aperçus à la lisière du monde.

L'idée de *Solitudes*, soufflée par un vieil oncle, aurait pourtant pu n'être qu'un récit de voyage. Mais elle ne veut ni guide, ni album de cartes postales, ni catalogue d'exotismes. Au fil des pages, un autre livre s'impose. La solitude entre en scène.

Elle est là, sur une vieille photographie de son grand-père Henri, minuscule silhouette isolée sur une place italienne. Elle rôde dans les quartiers délaissés de Chicago. Elle surgit au détour d'un visage, d'une rue, d'un souvenir. Elle se dérobe même parfois : dans la Chine de 1984, où l'espace est si densément habité que l'on peut aussi souffrir de ne jamais pouvoir

être seul. Et puis il y a Saïgon. Le centre de gravité.

Dans une maternité, un bébé attend dans son berceau. Seul. Ce sera son fils. Laurence Gantois-Domange parle de ce passage comme du plus intime et du plus violent du livre. Le texte existait d'ailleurs avant tous les autres, avant *Geneviève*, avant les six ouvrages qui ont suivi, tous publiés chez L'Harmattan. Comme si toute son écriture avait longtemps tourné autour de cette scène sans encore lui donner sa place.

Car les solitudes qu'elle observe ne lui sont jamais étrangères. « On voyage toujours en soi quand on voyage ailleurs », dit-elle. Alors l'ailleurs devient miroir.

Elle ne raconte pas : elle ressuscite

Même l'Allemagne, déjà racontée autrefois dans la lumière des étés adolescents et de l'apprentissage d'une langue aimée, change de couleur. Derrière la famille



L'autrice meusienne Laurence Gantois-Domange publie *Solitudes* aux éditions L'Harmattan. Son septième ouvrage. Photo M.B.

d'accueil, derrière la découverte, affleure désormais l'autre versant du souvenir : le manque de la mère, le sentiment d'abandon. La mémoire ne corrige pas le passé. Elle le retourne, comme une photographie que l'on croyait connaître.

Pour s'approcher encore

d'avantage d'elle-même sans tout à fait se confondre avec celle qui écrit, Laurence Gantois-Domange devient Hélène. Un prénom choisi pour sa douceur. Une autre qui est presque elle. Quelques lettres de distance seulement, mais assez pour libérer la phrase.

Car *Solitudes* tient aussi à

cela : une écriture du détail. Une voiture sans climatisation. Une station Shell. Un Coca noyé de glaçons. Une photographie retrouvée. Une saveur, une chaleur, une lumière suffisent à faire remonter un continent entier. La mémoire est moins chronologique que sensorielle. Elle ne raconte pas : elle ressuscite. Et peu à peu le pluriel du titre prend tout son sens.

Il y a la solitude qui blesse. Celle de l'enfant, de l'abandonné, de celui que l'on ne regarde pas. Mais aussi celle que l'on réclame, que l'on protège, dont on a besoin pour aimer, penser ou écrire.

Au bout du voyage, Laurence Gantois-Domange ne résout rien. Elle ne cherche d'ailleurs pas à le faire. Elle rassemble simplement ces présences éparées, ces silhouettes croisées dans le monde et celles enfouies en elle. Comme si écrire consistait finalement à peupler la solitude.

● Matthieu Boedec